

## DU MÊME AUTEUR

### Exégèse

*Le Maître des frontières incertaines. Rabbi Nahman de Bratslav*, Seuil, 1994.

*Le Roi Salomon, lectures midrashiques*, Seuil, 1997.

*Le Roi David, une biographie mystique*, Seuil, 2000.

*Maïmonide. Les lettres de Fostat*, Bibliophane/L'Entre nous, 2003.

*Baal Shem Tov. Testament hassidique*, Bibliophane/L'Entre nous, 2004.

### Monographies

*Variations autour de K.*, Intertexte, 1991.

*Paul Celan. Chroniques de l'antimonde*, Jean-Michel Place, 2000.

*Minimal Compact, l'exode absolu*, Crammed, 2002.

*Michal Rovner, Frequency*, Ivory Press, 2009.

Laurent Cohen

SOLS

roman

*ACTES SUD*

*Sept ciels, disent les kabbalistes, séparent l'homme de l'infini. Chacun d'eux constitue un niveau d'être. Chaque ciel est un sol spirituel. Donc une expérience singulière. Une région du destin.*



J'ai rencontré Loïc Rothman le 3 mars 2006, à l'issue d'un colloque en Sorbonne intitulé "L'âme et le temps" ; très au point, truffée de citations, ma conférence portait sur l'épineuse question de la mortalité angélique. En résumé : comment le problème de la finitude, du trépas – et donc du temps qui passe – se pose-t-il dès lors qu'on l'applique à des entités célestes, dépourvues de chair et de sang ? Les anges ressuscitent-ils ? Que valent les notions de jugement *post mortem*, salaire et châtement, pour ces êtres entièrement spirituels ? Et que sait-on des "cimetières séraphiques" qu'évoquent certains textes anciens ? Enfin, si, comme l'enseignent les théologiens médiévaux, l'ange est une pure émanation divine, sa mort n'est-elle pas aussi un peu celle de Dieu ?

L'étude régulière et acharnée de ces questions m'accaparait depuis l'âge de seize ans. A l'époque, ma mère et moi logions dans un petit meublé, au fin fond d'une impasse lunaire, où se déroula toute mon adolescence. Parallèlement au lycée, il me semble que je vouais ces années à la recherche d'un véritable centre d'intérêt, voire d'une passion, laquelle donnerait un sens au fait d'avoir à me lever, à consentir aux rites quotidiens, à être. Il est certain qu'à l'époque, je n'aurais pas formulé les choses ainsi, mais concrètement j'appris tour à tour le dessin, la savate, les échecs, jusqu'au jour sans doute béni où Romuald, "l'épileptique du cinquième", fit naître en moi l'amour des anges.

La trentaine, à l'aise, Romuald se déplaçait toute l'année, flanqué d'accompagnatrices liftées, mi-infirmières, mi-psychologues. Des professionnelles au service d'assurances maladie "spécialisées", dévolues aux élites névrosées, voire aux *nababs qui s'font dessus*, comme me l'apprit encore notre voisin de palier, un veuf stoïque et mal élevé.

De ses voyages, Romuald rapportait des anecdotes, des récits populaires et diverses informations qu'il compilait dans des carnets ; je n'ai

jamais su à quelle fin ; mais une fois – je rentrais d’une visite atroce chez le dentiste –, je le croisai devant l’immeuble ; il revenait lui-même d’une “petite île” et, malgré l’anesthésie qui empierrait ma mâchoire inférieure – je ne pus refuser son invitation à monter chez lui.

L’appartement disait d’emblée que Romuald était une sorte d’explorateur ; en quelques enjambées, je fus au cœur d’un fatras de plantes vertes ; puis le maître de maison se déchaussa, tandis que pour ma part j’évoluais vers le salon aux murs couverts de livres. S’y imposait une vaste “littérature de voyage”, des atlas, des biographies de conquérants, de rois, de soi-disant *visionnaires*, de la BD, le *National Geographic* et un rayon musical face auquel je me plantai. Dans un cadre grossièrement pyrogravé, je reconnus Romuald cerné par de superbes aborigènes, sous un soleil de cendres – lorsque, de la cuisine, il se mit justement à parler de son dernier périple et, plus particulièrement, du “mystère des Zatras” qui avaient autrefois vécu sur l’île.

Les Zatras, disait-il, formaient en fait une *tribu portée disparue* vers 1690, et selon diverses traditions locales – *amplement confirmées par les chercheurs*, précisa Romuald – ils vénéraient des divinités dotées d’un pouvoir très spécial : celui d’accoucher de milliers d’anges à *croupetons* sur les nuages... Il revint au salon. Pour échapper aux olives naines et autres piments indigo qu’il disposait devant moi – j’invoquai ma misère buccale. *Ici-bas*, reprit-il sans s’offusquer – *de jeunes prêtresses voulurent bientôt imiter les déesses* ; après trois jours et trois nuits d’un *gavage rituel*, elles s’accroupissaient, imploraient – et le “mystère” s’accomplissait : certaines mettaient au monde des légions de démons, d’autres, des bandes d’esprits protecteurs. Mais la croyance dégénéra ; elle tourna au culte scatologique. *Désormais, les femmes de la tribu étaient censées déféquer toutes sortes de créatures surnaturelles*. Certains étrons furent adorés, sacralisés. Les mâles s’entre-tuèrent ou s’exilèrent – *et à partir de là*, me dit encore Romuald en grelottant, *le peuple des Zatras sort de l’Histoire*.

Sur ce, il fit une crise d’épilepsie à mes pieds, pulvérisant sirops et soucoupes d’amuse-gueules plus insolites les uns que les autres ; j’alertai Flora, la concierge, dévalant les cinq étages qui me séparaient d’elle et, par une sorte de zèle stupide, les remontant plutôt que d’utiliser l’ascenseur. Là-haut, Flora n’eut pas l’ombre d’une hésitation : elle se pencha sur Romuald, lui desserra les dents d’un coup sec et, *pour qu’il ne l’avale*, comme elle trouva le temps de me le dire, lui *prit la langue* à pleine main ; cette scène d’une violence totale, Flora l’avait agrémentée d’injonctions de son cru. Le sol lui-même avait tremblé – mais “l’épileptique du cinquième”, complètement parti, demeurait raide et intraitable.

A un moment donné, je quittai cet appartement ; bien entendu, je n’y suis jamais retourné. La dernière chose que j’en vis, c’est un poster franchement abject sur les mœurs marines : il s’agit d’un dauphin aux yeux bridés qui, sans se départir d’un sourire de maniaque, s’apprête à gruger une méduse – ou peut-être même un poulpe.

\*

La scène à laquelle Romuald m’avait forcé à assister se conjugua aux effets déprimants de l’anesthésie dentaire ; la nuit, je rêvai de son corps soudé en un seul spasme, de sa face livide – et le cri qu’il avait poussé retentit plusieurs fois dans mon crâne : un cri lugubre, discordant, bref comme l’aveu d’une panique indicible. Avec ses contrastes implacables (la merde/les créatures surnaturelles) et son côté autogénocidaire (l’extinction des mâles) – ce conte païen avait causé l’effondrement de Romuald : c’était une émotion devenue fièvre, convulsion, puis *mort apparente*, avec Flora, concierge replete, dans le rôle du prophète de la résurrection.

Peu après, j’appris que Romuald avait quitté Paris “pour un long périple à travers l’Égypte” ; je l’imaginai vaguement pris d’un coma brutal devant une pyramide ou dans l’intimité sépulcrale d’une momie – puis je l’oubliai. Les anges, en revanche, se mirent à me préoccuper et, jusqu’aux vacances d’été (j’étais alors en classe de première), je lus pas mal de choses les concernant. Naturellement, j’ignorais tout à fait que l’*angélogologie* constituât une science en soi, une discipline universitaire dérivée de la théologie, avec ses grands noms, ses nombreux courants et une riche production littéraire (traductions de textes anciens, essais, commentaires, etc.). Voilà pourquoi je mis d’abord la main sur des documents dépourvus du moindre intérêt scientifique : le mardi soir, par exemple, je n’avais qu’à traverser le boulevard pour me retrouver dans une petite chapelle fondée en 1898<sup>1</sup> ; Évangile au poing, ses membres s’y assemblaient pour

---

<sup>1</sup> Réunis à l’origine sous le nom de l’Ordre du Paraclét, les membres de ce cercle appelaient à la “circoncision des cœurs”, au repentir et à la “résurrection”, tout en dénonçant le Vatican (“le cloaque de l’arrogance”), la philosophie (“qui nie la Providence et le Salut”), ou encore la science (“une entreprise aux mains d’individus abjects, qui s’acharnent à pervertir le corps végétal, le corps animal et le corps humain pour assouvir leur immense vanité”). L’Ordre fut fondé par Basile Aglantine (1870-1911), originaire d’un village proche de Toulouse, qui eut ses premières expériences prophétiques à l’âge de quatorze ans, lorsqu’il annonça, à la suite d’une révélation nocturne, qu’un “drame ferroviaire” se produirait “tantôt en France”. Cinq jours plus tard (le 16 novembre 1884), une catastrophe en gare d’Arcachon faisait vingt-trois

fabuler sur le Jugement dernier, événement fantasmé comme un heurt cosmique qui abolirait le temps lui-même. Quant à moi, je n'étais là que pour rafler les brochures pénitentielles qu'étaient chaque semaine *le berger et la bergère* (c'est ainsi qu'il fallait les appeler) de la communauté : incroyables, irritants *et* risibles, ces opuscules n'en contenaient pas moins une rubrique intitulée *Visitation* ; sur deux colonnes, des hommes, des femmes et des enfants témoignaient "de leur conversion subite" à Jésus-Christ. D'ordinaire, leurs récits tournaient autour d'apparitions

---

morts et trente-sept blessés. A partir de là, Basile fut admiré comme un saint, un "inspiré", et son nom se répandit dans les campagnes. En 1894, entouré d'un petit groupe de dévots appelés "les Compagnons du Fils de l'homme", il monta à Paris pour y créer, quatre ans plus tard, l'Ordre du Paraclét. A sa mort, il légua une grande quantité d'écrits, homélies, prières et des "milliers d'oracles" auxquels, de nos jours encore, ses fidèles confèrent une valeur égale à celle du Nouveau Testament. Sur les sectes chrétiennes dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle, on consultera l'étude magistrale d'Alain Bern, *Seul Dieu pour maître* (Presses de la fondation Saint-Jacques, Paris, 1987). Pour un portrait de Basile Aglantine lui-même, on se rapportera au *Dictionnaire de l'hétérodoxie* de l'abbé Rabourdin (éd. du Cloître, Liège, 1928, p. 68-73). Bien que largement dépassé et non dépourvu d'intentions polémiques, ce *Dictionnaire* contient des éléments biographiques non négligeables. On y trouve par exemple cette information qui intéressera tout historien des religions : ayant quitté l'école très jeune, Basile maîtrisait fort mal le français, "conjuguant selon son humeur et maniant la virgule comme un damné", ainsi que le précise l'abbé Rabourdin, avant d'ajouter qu'aucune de ses "prétendues révélations" n'eut jamais le moindre effet sur cette "syntaxe babélique". En tout cas, cela explique pourquoi le fonds littéraire de Basile – "de ses manuscrits de jeunesse à ses vaticinations les plus tardives" – se présente d'abord comme un vaste pied de nez à l'orthographe, et comporte tant d'obscurités, de mots diversement interprétables – bref : d'*amphibologies* et même d'*amphigouris*, comme l'aurait certainement noté Maïmonide. Toutefois, les disciples de l'Ordre du Paraclét le virent d'un œil très différent : pour eux, Basile était l'incarnation du *Verus Prophetas* ; dès lors, tout en lui n'était que mystère et sainteté. Y compris sa grammaire chaotique, sa ponctuation fébrile, et ses étourderies quasi mystiques du genre "le Seigneur ta sauvée". Après sa mort, certains adeptes tentèrent d'élaborer une interprétation systématique de ses œuvres. Dans cette perspective, le moindre mot jailli de la "sainte plume de Basile" était scruté, commenté ; ses défaillances orthographiques elles-mêmes furent tenues pour de "redoutables secrets" et n'échappèrent pas à une herméneutique audacieuse dont Marcel Launay (1872-1943), qui consacra sa vie à diffuser la parole de Basile, s'explique très clairement : "Seuls les ignorants – les papes rugueux, les philologues bégayants, les singes savants de l'Université, et j'en passe – s'imaginent que notre maître avait *un français altéré et incertain*, comme ils l'affirment en leurs blasphèmes. Mais en vérité, ils ne savent rien, et leurs yeux de chair les détournent du vrai chemin. Nous, croyants – nous qui avons été gagnés par une foi plus précieuse que l'or et l'argent – heureux sommes-nous ! Car nous savons que rien n'est écrit sans raison, que chaque lettre dévoile un aspect du Mystère de la Croix, et que, là où les professeurs de mensonges ne voient que des erreurs, nous trouvons la lumière !" (M. Launay, "Eloge de Basile", in *Le Paraclét*, n° 12 [été 1937] p. 1.)



douteuses<sup>2</sup>, mais tout l'intérêt, pour moi, résidait dans ce que ces gens avaient à dire des anges. En effet, chaque apparition était précédée d'un *appel*, et les choses se déroulaient à peu près dans cet ordre : il est trois heures du matin ; nous sommes dans une banlieue sordide ; F, une dame fraîchement ménopausée "qui n'a jamais pris garde aux choses de l'âme", se réveille en nage, assoiffée ; à côté d'elle, son époux rêve – à moins qu'il ne ronfle, offrant alors un fond sonore à la scène mystique qui est en train d'éclorre. F. se dresse donc pour aller boire mais, au même instant, une voix se fait entendre : c'est l'ange – c'est l'envoyé que chaque pénitent dépeint à sa façon : ailé, couvert d'yeux, d'épines, de saphirs, de neige, armé de verges, sanguinolent, nu ou drapé – ce sont précisément, je le répète, ces *signalements contradictoires* qui excitaient ma curiosité. Ensuite – eh bien, l'ange n'a plus qu'à poser sa question : "Que vois-tu, F. ?" Mais celle-ci, évidemment, ne voit rien ; si par-dessus le marché elle est idiote, spirituellement ankylosée par ses problèmes de varices et autres vanités – l'ange doit s'y reprendre à trois, quatre fois... Lorsque soudain – c'est la vision : dans toute sa gloire, le Christ se déploie sur la porte du frigidaire, à moins qu'il n'arpeute le plafond en souriant ou que, dans son immense humilité, il ne se contente de déclarer : *Je suis la vie*.

Bientôt, je laissai tomber la chapelle pour passer de longues heures à la bibliothèque de notre arrondissement, et c'est même entre ses rayons que, vers dix-sept ans, je compris vraiment qui j'étais : un cérébral prématuré, un garçon fait de mots, une créature vouée à l'ascétisme académique, à l'étude des langues mortes et au silence des salles d'archives. Ainsi, lorsque je passe mon bac, j'ai une idée très claire de l'avenir : j'étudierai *d'abord* la philosophie – pour me vouer *ensuite* à l'histoire des religions – et me tourner *enfin* vers l'angéologie.

Huit ans plus tard, je soutins mon doctorat sur "les anges psychopompes dans la Kabbale". J'en ressortis avec mention très honorable – *plus félicitations du jury* ; dès lors, je briguai une "bourse de recherche" et submergeai les institutions académiques de missives bien frappées. Diverses propositions me vinrent ; finalement, j'acceptai l'invitation de l'Institut Bauman d'études théologiques, à Amsterdam. De 1995 à 1997, j'y menai un travail passionnant sur l'archange Métatron dans les littératures slave, hébraïque et éthiopienne. Loin de Paris, j'étais bien ; les mœurs universitaires hollandaises, la franche sollicitude à l'égard des chercheurs

---

<sup>2</sup> Je conserve dans mes archives bon nombre de ces brochures. Tels sont les témoignages que, d'une semaine à la suivante, on pouvait y trouver : "Le sanglot du taulard" ; "Jésus dans le froufrou d'une robe de soie" ; "Montre ton Christ !" ; "Le remède était dans l'armoire", etc.

étrangers, et même la langue – cet exquis “gargarisme d’épines et de clous<sup>3</sup>” que j’appris en moins d’un an – me devinrent vite une sorte d’asile spirituel. Pendant ces deux années, j’eus également le privilège de côtoyer le professeur Thijs van der Linden, bibliste de renommée internationale et, simultanément, spécialiste d’hérésologie ; j’avoue que ce double ancrage me fascinait : d’un côté, Thijs tenait la Bible elle-même pour l’œuvre absolue, comme il l’affirma un jour devant moi ; ses commentaires et ses travaux d’érudition sur le récit biblique étaient publiés par les plus prestigieuses maisons d’édition ; d’un autre côté, Thijs pouvait parler des hérésies les plus diverses, les plus *incroyables*, de ces contre-religions qui fleurirent tout au long de l’histoire à l’ombre des cultes officiels, triomphants et dogmatiques : les sociétés dissidentes, les mouvances schismatiques et souterraines *qui narguent l’autorité de tous les clergés*, selon son expression, n’avaient aucun secret pour lui ; à ses yeux, l’extermination des sorcières, au Moyen Age, était l’exemple même de la “malfaisance catholique” dès lors qu’elle s’incarne en *police de l’esprit*... Lui-même se réclamait d’ailleurs d’une tradition anarcho-religieuse, unissant à travers les siècles certains prophètes hébreux, Thomas Münzer, Jacob Frank<sup>4</sup>, les sectes du Raskol, etc. Thijs comptait parmi les intellectuels proches de la mouvance autonome d’Amsterdam ; depuis les émeutes de 1980, qui avaient ensanglanté le sacre de Béatrice, il soutenait publiquement les

---

<sup>3</sup> J’emprunte cette expression à Jaap Strick, dont je savourais les “contes amsteldamois” lorsque, peu avant mon voyage, je lisais des livres susceptibles de me familiariser avec les mœurs bataves : “[...] tout se passe donc dans ces cabines téléphoniques du centre d’Amsterdam. Tu fais le numéro du répondeur automatique – qui est généralement occupé. Tu recommences. Tu ne paniques pas. Tu prends des airs de brave citoyen, et tu refais ton numéro. Quand tu obtiens la ligne, les choses peuvent encore exiger un bon quart d’heure. En attendant, une voix d’homme répète un message en boucle ; le néerlandais, dans ces conditions, ça sonne à peu près comme un *gargarisme d’épines et de clous*. T’as beau lui dire «arrête, Ben Hur – le type, à l’autre bout, ne se taira jamais” (Jaap Strick, *Le Grand Glaoui d’Haarlem et autres nouvelles*, traduit du néerlandais par Pierre Klarenaar, éd. UFO, coll. “Octopus”, 1971, p. 94, *nous soulignons*).

<sup>4</sup> Le professeur van der Linden, qui a eu accès aux manuscrits conservés à la Biblioteka Jagiellonska (Cracovie), a donné une édition néerlandaise très complète du grand traité de Jacob Frank (1726-1791), *Le Livre des paroles du Seigneur*, qu’il a introduit, traduit et annoté (éd. Kröner, Amsterdam, 1991). Dans sa longue étude préliminaire (p. 6 à p. 123), van der Linden approfondit l’idée selon laquelle “c’est l’*impératif du chaos* qui est au cœur de la théologie de Frank ; avec lui, on assiste à l’éclosion d’un véritable *nihilisme scientifique*, qui veut que tout – les sociétés, les religions, et même *le progrès* – converge *nécessairement* vers la destruction” (p. 13). “Terroriste métaphysique” (p. 20), “lévite du désastre” (p. 22), inventeur d’un “lyrisme transgressif, profanateur et antinomique” (*ibid.*, note 2) – Frank est ainsi tenu pour l’authentique

militants libertaires. Régulièrement, nous nous enfermions dans son bureau pour commenter une parole de Marcion ou certaines pages du *Cantique des cantiques* ; nous parlions un anglais châtié et néanmoins gâté par la laideur de nos accents respectifs. Thijs habitait en plein “quartier rouge”, le long d’un canal où les adeptes du pédalo ne se risquent guère ; tandis que nous nous demandions si l’*Ethique à Nicomaque* et le Décalogue sont *vraiment* compatibles – des rires, des grognements, d’insolites puanteurs et des injures montaient de la rue. Une fois, entre deux exégèses corsées, mon hôte me dit que ce coin était surtout fréquenté par des toxicomanes en phase terminale, minés par le froid, la faim et toutes sortes d’hépatites. *Des zombies tout-terrains, à l’en croire. Des types aux veines sclérosées... Même les squats n’y tiennent pas...*

Avec ses allures de séminariste factieux, Thijs était aussi à l’aise dans les facultés de théologie que dans les *coffee shops* miteux où nous allions parfois approfondir nos débats. A l’Institut Bauman, il offrait des leçons bibliques très appréciées ; au programme : les *Psaumes*, *Job* et l’*Ecclésiaste*. Il déniaisait les étudiants du département étranger en leur expliquant par exemple que “le propos de l’*Ecclésiaste*, c’est la décréation des mondes. L’Être émane d’un atroce malentendu. Dès lors : seule une morale du néant est possible.”

Là-dessus, il égrenait quelques versets :

Or moi, j’ai loué les morts  
qui sont déjà morts  
plus que les vivants  
qui, eux, sont encore vivants.  
Mais supérieur aux uns et aux  
autres  
est celui  
qui n’a pas encore été,  
et n’a pas encore vu  
l’œuvre mauvaise  
qui s’accomplit sous le soleil.

*Ecclésiaste, IV, 2-3/*

קהלח, ד, ב-ג

---

théoricien d’un “anarchisme cosmique” (p. 35), lequel apparaît très clairement dans certains passages du *Livre des paroles du Seigneur*, comme celui-ci :

*On a élevé une cité  
sur chaque parcelle de terre  
qu’avait foulée Adam, l’être premier.  
Pour moi, où que j’aille – tout sera détruit :  
je ne suis venu que pour cela.*